Document generated on 08/11/2025 5:12 p.m.

Relations

RELATIONS

Moindre finale

Marie-Élaine Guay

Number 813, Summer 2021

URI: https://id.erudit.org/iderudit/96113ac

See table of contents

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)
1929-3097 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Guay, M.-É. (2021). Moindre finale. *Relations*, (813), 42–43.

Tous droits réservés © Relations, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Moindre finale

Texte : **Marie-Élaine Guay**
Photo : **Geneviève Grenier**

Mon amour
je nous sais fatigués mais heureux
car tout s'écoule si doucement
une fois la page tournée

Pourtant ce n'est pas la fin
telle qu'on la connaît
mais plutôt celle des abysses en braille et
des cheveux que l'on y perd
l'été

C'est quand l'immobile luit de toute sa lumière
que se manifestent
les ombres empreintes
du chant des imbibés

J'ai moi aussi l'habitude des pères
morts trop jeunes
je te vois

Je te vois en ces matins d'hiver
desquels les enfants jaillissent
je vois cet homme
qui berce ton poids en valeur

Je souscris à la fois
à ton invisible et son semblable
à l'espoir qui jaillit de notre feu

Il nous faudra exercer l'astre
qui promet l'allègement
celui qui repose les os
le front la mâchoire la langue

J'entre dans la pièce. Elle s'ouvre sur moi comme la paume d'une main nouvelle, comme une artère chaude en laquelle se lover. Il y a un feu dans la cheminée, l'air est doux et invitant. Un homme aux cheveux longs et noués, cigarette au bec, me tourne le dos. Son regard est fixé sur l'hiver qui se révèle de l'autre côté de la fenêtre. Des écureuils sautent d'arbre en arbre. Je le salue mais il ne se retourne pas. Il tire sur sa cigarette, gratte sa joue du revers de son pouce – je perçois le son de la barbe drue que l'on frotte –, souffle la fumée puis repose sa main contre sa hanche. Il ne m'entend pas. Il ne me voit pas. Il a toujours su observer ce qui se déploie devant lui avec patience, avec lenteur. Il est fier de cette pièce, de cet endroit où il se trouve. C'est chez lui, on le sent. Il habite ici, il habite cette pièce et cette pièce l'habite. Il se déplace lentement, ouvre la porte du poêle à bois et y jette sa clope d'une chiquenaude. Je crie son nom, je le hurle, en vain. Il ne m'entend pas. Il retourne à sa fenêtre. Des larmes coulent sur mes joues. Je recule et referme la porte. Je laisse mon père tranquille. Et ce souvenir aussi.

Fer blanc, **2018**